

SASHA DRUTSKOY

Le paysage, le seuil, le passage



THIS WAY, 2007
HUILE SUR TOILE, 85 x 130 CM
PHOTO : PÉPITE / SEROL

EXODUS, 2007 ▶
HUILE SUR TOILE, 140 X 220 CM
PHOTO : PEPITE / SEROL

FROM A TO B, 2008 ▼
HUILE SUR TOILE, 85 X 117 CM
PHOTO : PEPITE / SEROL

IRONY OF FATE, 2008 ▶▶
HUILE SUR TOILE, 85 X 110 CM
PHOTO : PEPITE / SEROL



— Pour sa troisième exposition, la Galerie Antonio Nardone a choisi de faire place à la peinture. L'artiste Sasha Drutskoy (°1963, Londres) y présente le fruit de son travail récent. Une peinture qui par le visible ranime le dialogue entre la représentation et ce qu'elle ne peut que signifier : l'invisible. Des paysages comme des espaces transitoires qu'on serait tenté de parcourir les yeux fermés.

La première impression qui vient au contact des toiles de Sasha Drutskoy est celle d'une percée. D'une ouverture sur le lieu et sa généalogie – son histoire, ses espoirs et ses destructions. Les sédiments encombrant sa simplicité ont été évincés. Dérive aquatique, architecture, chemin escarpé, étendue verte, gouffre surplombé de falaise, il ne subsiste que les éléments fondateurs du paysage, animés de leurs forces souterraines.

L'IMAGE DU DESTIN

Le destin est une image récurrente chez Sasha Drutskoy. Masque grimaçant placé au-dessus d'une scène de départ, de 'perte' ou figure invisible dont l'empreinte influe sur la composition ; son aura est incontestable. Débarrassé de ses oripeaux et des miroirs, l'être fait face à sa destinée. On pourrait comparer les paysages de Sasha à des fables. Il ne s'agit pas d'un récit métaphorique ou fantastique peuplé de créatures étranges. L'artiste respecte les codes de la réalité (perspective, chromatisme, sens de la lumière...) afin d'éviter cette voie. Une fable – 'au sens d'une narration fondamentale', précise-t-il. Un récit qui s'anime d'images immémoriales, afin de proposer un monde 'de l'en-deçà ou de l'au-delà'. Le hors-temps de la peinture, évoqué plus haut, s'accompagne d'un hors-lieu. Car il s'agit d'un lieu de l'entre-deux, d'un espace de passage. D'où cette impression, devant la toile, de se trouver face à un seuil. Telle une frontière qu'on appréhende de franchir. Ce qu'on y entrevoit n'est pas nécessairement confortable. On pressent un lieu instable, précis mais flottant, où l'eau se teinte de rouge et où les gouffres n'ont pas de fond. Un lieu qui telle une fable ouvre notre œil à ce que paradoxalement on pensait regarder les yeux fermés : l'infini et l'éternité.

Wivine de Traux

*Georges Didi-Huberman, *Le danseur des solitudes*
Paris, Minuit, Paradoxe, 2006, p. 115

Et pourtant, autre chose est perceptible. Dans cet univers, la vie est soumise à un rythme méconnu. Tout ce qui était évident est devenu l'objet de soupçon. S'agirait-il d'une sorte d'expérience des limites? Comme une vision qui se retire à chaque fois qu'on tente de la maîtriser, comme une ombre. On pense à une zone enfouie, un no man's land aux multiples combinaisons dont on peut trouver des échos dans les films du Russe Andreï Tarkovski. Le peintre, comme le cinéaste, soulève le voile des apparences afin de confronter l'image aux mystères des êtres et des choses.

'OUVRIR UN ESPACE ENTRE LES ÉPOQUES'

Une étendue d'eau envahit l'avant de la composition, rien ne semble perturber son calme. Immobile, une barque y flotte, démesurément grande par rapport à l'homme placé en attente sur l'embarcadère. Les rives sont ponctués de signes : arbres et architectures translucides élevées vers un ciel plombé de roches et de nuages en lévitation. Comme bien souvent dans l'œuvre de S. Drutskoy, les éléments jouent à suspendre l'ordre naturel des choses. Outre l'impression de lieu déserté, un ralentissement vertigineux a enveloppé le tableau. Tel l'oiseau de proie qui suspend son vol avant de fendre le ciel, le tableau laisse percer 'l'instant privilégié' qui accompagne 'le silence du geste' dont parle G. Didi-Huberman en référence à Bataille. 'L'instant privilégié serait l'instant où apparaît la profondeur. À ce moment tout s'arrête et pourtant rien n'est fixé*.' L'image a su se délivrer de la course du temps. Prise dans la perpétuité d'un moment sans fin, elle crée sa propre temporalité. 'Il s'agit d'ouvrir un espace entre les époques. La peinture ne doit pas être un témoignage' nous dit l'artiste.

Outre la marque d'une pensée verbale et d'un attachement à l'iconographie afin de lutter contre l'amnésie ambiante, les titres des œuvres sont révélateurs de ce hors-temps. *Eden perdu*, *Exodus*, *les Plaies*, *le Jugement de Paris*, *La Tentation* sont parfois accompagnés de l'heure qui marque la fin du tableau (7.30 p.m., 15.31 p.m.).

La mythologie et les récits fondateurs de notre culture ont rejoint l'instant présent dans le refuge du tableau. Seule a changé la scène sur laquelle l'action se joue. Accompagnés de vestiges industriels, les avions et les radars ont remplacé les insectes et les reptiles des Dix Plaies d'Égypte. Ils sont les humbles acteurs – parmi d'autres – d'une catastrophe attendue. La tragique image biblique n'a rien à envier aux ténèbres obscures d'un monde déshumanisé. Un homme assis de dos est seul témoin du destin implacable.





NOW WHAT ?, 2007, HUILE SUR TOILE, 145 x 220 CM, PHOTO : PEPITE / SEROL

PLAGUE, 2007, HUILE SUR TOILE, 145 x 230 CM, PHOTO : PEPITE / SEROL



THE LAUGH, 2008, HUILE SUR TOILE, 85 x 130 CM, PHOTO : PEPITE / SEROL

THE TEMPTATION, 2008, HUILE SUR TOILE, 145 x 230 CM, PHOTO : PEPITE / SEROL

